

LA DISPARITION D'ANNIE THORNE



C.J. TUDOR

Pygmalion 

La Disparition d'Annie Thorne

DU MÊME AUTEUR

L'Homme craie, Pygmalion, 2018, J'ai lu, 2019

C.J. Tudor

La Disparition d'Annie Thorne

Traduit de l'anglais par
Thibaud Eliroff

Pygmalion 

Titre original :
The Taking of Annie Thorne

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© C. J. Tudor, 2019
© 2019, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7564-2175-9

Les écrivains sont comme des puzzles.
Nous avons besoin de patience, de persévérance et,
parfois, que quelqu'un ramasse les pièces.

Pour Neil, qui me complète.

Prologue

Avant même d'entrer dans le cottage, Gary sait que quelque chose ne va pas.

Si l'odeur douceâtre qui filtre par la porte ouverte, si les mouches voletant dans l'entrée chaude et poisseuse ne suffisent pas à le convaincre que tout a mal, terriblement mal tourné, le silence le lui confirme.

Une élégante Fiat blanche dans l'allée ; un vélo appuyé contre la façade ; des bottes en caoutchouc abandonnées juste derrière la porte. Une maison familiale. Le genre d'endroit qui d'ordinaire, même vide, bourdonne de vie. Qui ne devrait pas ployer, lourd de mauvais présages, sous un épais manteau de silence.

Néanmoins, Gary s'annonce à nouveau.

— Il y a quelqu'un ?

Cheryl lève la main et frappe quelques coups secs à la porte ouverte. Fermée à leur arrivée, mais pas verrouillée. Anormal, ça aussi. Arnhill a beau être un petit village, les gens ferment tout de même à clé.

— Police ! lance-t-il d'une voix plus forte.

Rien. Pas le plus léger bruit de pas, craquement ou murmure. Gary soupire en constatant que sa réticence à entrer confine à la superstition. Pas seulement à cause du

goût rance de la mort. Il y a autre chose. Quelque chose de primal qui le pousserait presque à prendre ses jambes à son cou.

— Sergent ?

Cheryl lève un de ses fins sourcils sur une question muette.

Il considère un instant sa coéquipière, un mètre cinquante-deux, cinquante kilos toute mouillée. Dépassant allégrement le mètre quatre-vingts et les cent vingt kilos, Gary pourrait passer pour Baloo et Cheryl pour Bambi. Mais en apparence seulement, car celui qui pleure devant les Disney, c'est lui.

Il lui répond par un petit sourire sinistre, puis ils entrent tous les deux.

L'écœurante odeur de pourriture humaine envahit chaque recoin. Gary déglutit, essaie de respirer par la bouche, souhaite que quelqu'un d'autre – *n'importe qui* – ait pris cet appel. Cheryl grimace et se cache le nez de la main.

Ces petits cottages sont tous bâtis sur le même modèle. Étroite entrée. Escalier sur la gauche. Salon à droite et minuscule cuisine coincée au fond. Gary pousse la porte du salon.

Il a déjà vu des cadavres. Un enfant tué par un chauffard. Un ado broyé par une machine agricole. D'épouvantables visions. Parfaitement inutiles. Mais ça. Ça ne va pas, se dit Gary. Pas du tout.

— Putain, murmure Cheryl.

Il n'aurait pas trouvé mieux. Ce simple juron horrifié exprime l'essentiel. *Putain.*

Au milieu de la pièce, une femme affalée sur un canapé en cuir fatigué fait face à une grande télévision. Une nuée de mouches bleues s'affaire autour de l'écran plat, brisé en son centre.

Le reste de leurs congénères bourdonne autour de la femme. *Du corps*, se corrige Gary. Ce n'est plus une personne. Juste un cadavre. Une nouvelle affaire. *Ressaisis-toi*.

Malgré le gonflement dû à la putréfaction, il remarque qu'elle était mince, de son vivant, sa peau claire à présent marbrée de veines vertes. Elle est bien habillée. Chemise à carreaux, jean moulant et bottes en cuir. Difficile de lui donner un âge, notamment parce que la partie supérieure de son crâne a disparu. Enfin, pas exactement disparu. Des morceaux sont restés collés au mur, à la bibliothèque et aux coussins.

L'auteur du coup de feu n'est pas un mystère. Le fusil, serré entre ses doigts enflés, n'a pas quitté son giron. Gary se rejoue rapidement la scène. Elle enfonce le canon dans sa bouche et tire ; la balle ressort un peu à gauche, là où les dégâts sont le plus visibles – ce qui est parfaitement logique étant donné qu'elle tient l'arme de la main droite.

Simple sergent en uniforme, Gary n'a que peu de contacts avec le service de médecine légale, mais il a regardé un paquet d'épisodes des *Experts*.

La décomposition a sans doute été rapide. Il fait chaud à l'intérieur, étouffant, même. Dehors, le mercure monte à 24 °C ; malgré les rideaux fermés, la température du salon doit friser les 32 °C. La sueur lui coule déjà dans le dos et sous les bras. Cheryl s'essuie le front, inhabituellement mal à l'aise.

— Merde. Quel bordel, jure-t-elle avec une lassitude qui ne lui ressemble pas.

Elle observe le corps en secouant la tête, puis regarde autour d'elle. Gary sait ce que dissimulent ces lèvres serrées, ce visage sombre : *Jolie maison. Belle voiture. Vêtements chics. Mais ça ne veut rien dire. On ne sait jamais vraiment ce qui se passe à l'intérieur.*

Outre le canapé, l'ameublement se résume à une bibliothèque massive en chêne, une petite table basse et la télévision. Il revient à cette dernière. Pourquoi l'écran est-il brisé, et pour quelle raison les mouches s'y intéressent-elles tant ? Il s'approche de quelques pas qui font crisser les débris de verre jonchant le parquet et se penche en avant.

De près, il comprend. La vitre éclatée est couverte d'une pellicule de sang séché. Une partie du liquide a coulé par terre, formant une mare collante qu'il n'a évitée que par miracle.

Cheryl le rejoint.

— Qu'est-ce que c'est ? Du sang ?

Il songe au vélo. Aux bottes de pluie. Au silence.

— Il faut aller voir les autres pièces, déclare-t-il.

Elle lui retourne un regard troublé et acquiesce.

L'escalier, raide et grinçant, est lui aussi strié de coulures de sang. Il mène à un étroit palier qui dessert deux chambres et une petite salle de bains. La chaleur et la puanteur s'élèvent encore d'un cran. Gary indique silencieusement à sa coéquipière d'aller vérifier la salle de bains. Il croit un instant qu'elle va protester. L'odeur vient manifestement de l'une des chambres, mais Cheryl le laisse pour une fois assumer son rôle d'officier référent et traverse le palier avec précaution.

Un goût métallique sur la langue, Gary avise la porte de la première chambre et l'ouvre tout doucement.

C'est celle d'une femme. Propre, rangée et vide. Une penderie dans un coin, une commode près de la fenêtre et un grand lit recouvert d'une couette impeccable couleur crème. Sur la table de nuit, une lampe et une photo dans un cadre en bois quelconque. Il s'en approche. Un jeune garçon, dix ou onze ans, petit et mince, au sourire édenté et à la tignasse blonde ébouriffée. *Oh mon Dieu*, se surprend-il à prier. *Pitié, non.*

Le cœur encore plus lourd, il retourne dans le couloir où Cheryl l'attend, livide et tendue.

— La salle de bains est vide.

Il sait qu'elle pense la même chose que lui. Plus qu'une chambre. Plus qu'une porte à ouvrir pour toucher le gros lot. Gary chasse une mouche d'un geste agacé ; il aurait volontiers pris une grande inspiration pour se donner du courage, mais l'odeur, suffocante, lui obstrue la gorge. Alors il pose la main sur la poignée et pousse le battant.

Cheryl est trop endurcie pour vomir, mais son haut-le-cœur ne lui échappe pas. Lui-même sent son estomac se révolter, mais il parvient à combattre la nausée.

Son appréciation de la situation était très en deçà de la réalité. C'est un putain de cauchemar.

Le garçon gît sur son lit, vêtu d'un t-shirt trop grand, d'un short large et de chaussettes de sport blanches. L'élastique de ces dernières s'enfoncé profondément dans la chair boursoufflée de ses mollets.

Des chaussettes d'un blanc immaculé, ne peut s'empêcher de noter Gary. Aveuglant. Intensément propre. Comme dans une pub pour de la lessive. Ou peut-être ne le paraît-il que par contraste avec le reste, intégralement rouge. Un rouge sombre, dont le t-shirt, les oreillers et les draps sont imprégnés. Et à la place du visage, une masse écarlate indistincte aux traits indiscernables où s'agitent parmi la chair défoncée mouches et scarabées.

L'image de l'écran de télé brisé et de la mare de sang surgit dans son esprit, et soudain le tableau apparaît à Gary dans son ensemble. La tête du garçon qu'on fracasse contre la vitre, encore et encore, puis par terre jusqu'à ce que son visage devienne méconnaissable. Jusqu'à ce qu'il n'ait plus de visage.

Et peut-être était-ce le but, se dit-il en levant les yeux vers l'autre rouge. Le plus évident de tous. Impossible à rater. De grandes lettres grossièrement tracées sur le mur au-dessus du corps.

PAS MON FILS

1.

N'y retourne jamais. C'est ce que tout le monde s'évertue à me dire. Les choses auront changé, rien ne sera plus comme dans tes souvenirs. Laisse le passé au passé. Bien sûr, c'est plus facile à dire qu'à faire. Chez moi, le passé a pour habitude de remonter à la surface. Comme un curry mal digéré.

Je ne veux pas y retourner. Vraiment. Il y a plusieurs choses qui arrivent en priorité sur la liste des choses que je souhaite, comme être dévoré vivant par des rats ou pratiquer la danse en ligne. Pour dire à quel point j'ai envie de revoir le patelin meridique où j'ai grandi. Mais il n'y a parfois pas d'autre choix que le mauvais.

Et me voilà sur cette nationale venteuse qui traverse la campagne du North Nottinghamshire, à 7 heures du matin à peine. Je n'ai pas revu cette route depuis longtemps. Maintenant que j'y pense, je n'ai pas revu 7 heures du matin depuis longtemps.

Tout est calme. Deux automobilistes seulement m'ont doublé, dont un en faisant hurler son klaxon (sans doute pour me signifier que je menaçais de rallonger de quelques secondes sa course à tombeau ouvert jusqu'au job pourri où il était déjà en retard). À sa décharge, je conduis

lentement. Nez collé au pare-brise, mains serrées sur le volant à m'en faire saillir et blanchir les jointures. Très lentement.

Je n'aime pas conduire, j'essaie de l'éviter si possible. Je marche ou je prends le bus, ou le train pour les longs trajets. Malheureusement, Arnhill ne figure sur aucune ligne routière, et la gare ferroviaire la plus proche se trouve à vingt kilomètres. La voiture est la seule option. Comme je le disais, on n'a pas toujours le choix.

Je mets mon clignotant et délaisse la nationale pour une série de routes de campagne plus étroites et plus traîtresses. De part et d'autre de ma voie surgissent des champs d'un marron boursouflé et d'un vert sale, parfois interrompus par des cochons sous leur abri en tôle ondulée rouillée, le groin au vent, et par des bosquets de bouleaux argentés. La forêt de Sherwood, ou ce qu'il en reste. Il n'y a plus guère que sur les enseignes mal dessinées des pubs délabrés du coin qu'on peut encore rencontrer Robin des Bois et Petit Jean. Les hommes qui s'y abreuvent sont en général plus qu'éméchés, et la seule chose dont ils vous délesteront, c'est vos dents, si vous les regardez de travers.

Ce n'est pas encore le nord lugubre des clichés. Le Nottinghamshire n'est pas assez loin pour y prétendre – à moins que vous n'ayez jamais quitté l'étreinte infernale de la M25 –, mais c'est un endroit incolore, plat, dépourvu de la vitalité qu'on est en droit d'attendre de la campagne. Comme si les mines qui ont jadis prospéré ici avaient aspiré toute vie de l'intérieur.

Enfin, longtemps après avoir laissé la civilisation derrière moi, McDonald's compris, je dépasse sur ma gauche un panneau décrépît et de travers, sur lequel il est écrit : BIENVENUE À ARNHILL.

En dessous, un petit con en verve a ajouté : POUR VOUS FAIRE ENCULER.

Personne n'est le bienvenu à Arnhill. C'est un endroit glacial, sombre, aigre, renfermé sur lui-même, qui voit les visiteurs d'un mauvais œil. À la fois stoïque, inébranlable et fatigué. C'est le genre de village qui vous accueille d'un regard de biais et salue votre départ d'un crachat dégoûté.

En dehors d'une ou deux fermes et de quelques cottages anciens en pierre en périphérie, Arnhill n'a rien de charmant ou de pittoresque. Bien que la mine ait fermé pour de bon il y a presque trente ans, son héritage reste profondément enraciné, comme le minerai dans la terre. On n'y voit aucun toit de chaume ou panier suspendu. Les seules choses qui pendent sont le linge et parfois la croix de saint Georges.

Des rangées de maisons mitoyennes en brique couvertes de suie s'alignent le long de la grand-rue, ainsi qu'un pub miteux, le *Running Fox*. Avant, il y en avait deux autres – l'*Arnhill Arms* et le *Bull* –, mais ils ont fermé il y a un bout de temps. À l'époque (la mienne), le propriétaire du *Fox* – Gypsy – n'était pas très regardant sur l'âge de ses clients. Je me souviens d'avoir vomi trois pintes de snakebite et l'essentiel de mes tripes dans ses toilettes dégueulasses, pour le trouver derrière la porte armé d'une serpillière et d'un seau.

Le *Wandering Dragon* voisin, guère plus qu'une baraque à frites, est lui aussi demeuré hermétique au progrès, à toute trace de peinture fraîche ou – je suis prêt à le parier – à un quelconque changement de menu. Seul accroc dans la toile parfaite de ma mémoire, la minuscule boutique au coin de la rue où nous achetions des chewing-gums à un penny, des soucoupes volantes et des barres Wham a disparu. Un petit Sainsbury's l'a remplacée. Je suppose que même Arnhill n'est pas complètement immunisé contre la marche du monde.

À cette exception près, mes pires craintes sont confirmées. Rien n'a changé. Le village est tristement et parfaitement conforme à mes souvenirs.

Je pousse plus loin dans la grand-rue, dépasse la minable aire de jeux et le petit parc public, au milieu duquel se dresse la statue d'un mineur. Elle honore la mémoire de ceux qui ont péri dans le Désastre de la houillère d'Arnhill en 1949.

Une fois passées les attractions touristiques majeures du village, j'aperçois, en haut d'une butte, les portes du collège-lycée¹. Arnhill Academy, comme on l'appelle aujourd'hui. Les façades ont eu droit à un ravalement. Le bloc d'anglais vieillissant, du toit duquel un gamin était tombé, a laissé la place à des aménagements extérieurs. Mais vous pouvez mettre une merde dans un bas de soie, l'odeur reste la même. Je suis bien placé pour le savoir.

Je me gare sur le parking du personnel à l'arrière du bâtiment et descends de ma Golf en fin de vie. Il n'y a que deux autres voitures – une Corsa rouge et une vieille Saab. Les établissements scolaires sont rarement déserts durant les congés d'été. Les professeurs ont des cours à préparer, des plans de classe à organiser, des interventions à superviser. Et parfois des entretiens d'embauche.

Je verrouille les portières et gagne la réception en essayant de ne pas claudiquer. Ma jambe me fait mal, aujourd'hui. À cause de la conduite, mais aussi du stress de me retrouver là. L'équivalent d'une migraine, mais dans ma patte folle. Je devrais vraiment utiliser ma canne, mais je la déteste. Elle me donne l'impression d'être un invalide. Les gens me renvoient des regards compatissants. Je déteste leur pitié. Qu'ils la gardent pour ceux qui la méritent.

1. Le système éducatif britannique diffère du nôtre en ceci que les élèves de la 6^e (*Year 7*) à la terminale (*Year 13*) sont accueillis au sein d'un même établissement. Par convention, on utilisera par la suite le mot « lycée ». (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Je grimpe les marches du perron avec une petite grimace. Une plaque clinquante au-dessus des portes principales proclame : « Bien, mieux, meilleur. Ne vous reposez jamais. Faites du bien le mieux et du mieux le meilleur. »

Une devise qui suscite l'inspiration. Mais je ne peux m'empêcher de penser à l'alternative de Homer Simpson : « Les enfants, vous avez tenté le coup et vous vous êtes plantés en beauté ! Moralité : faut jamais rien tenter. »

Je presse le bouton de l'Interphone jouxtant la porte. Je me penche en avant en réponse aux chuintements indistincts.

— J'ai rendez-vous avec M. Price.

D'autres chuintements, un larsen perçant, puis la porte se déverrouille. Je la pousse tout en me frottant l'oreille et pénètre dans le bâtiment.

La première chose qui me frappe est l'odeur. Tout établissement scolaire possède la sienne. Dans les lycées modernes, c'est celle du désinfectant et du nettoyant pour écran. Dans les écoles privées, de la craie, du parquet en bois et de l'argent. Arnhill Academy sent le vieux burger, les toilettes et les hormones.

— Bonjour ?

Une femme austère à lunettes et aux cheveux gris coupés court lève les yeux du bureau de réception protégé par une vitre.

Mlle Grayson ? Impossible, elle doit être à la retraite à présent. Puis je le repère. Le poireau marron sur le menton, d'où saillent des poils toujours aussi drus. *Bon Dieu*. C'est vraiment elle. Ça voudrait dire que, il y a toutes ces années, quand je la croyais aussi vieille que ces foutus dinosaures, elle n'avait que... quoi ? Quarante ans ? Mon âge actuel.

— J'ai rendez-vous avec M. Price, dis-je à nouveau. C'est Joe... *monsieur* Thorne.

J'attends un éclair de reconnaissance. Rien. Mais d'un autre côté, c'était il y a longtemps, et elle a dû voir passer un paquet d'élèves par cette porte. Je ne ressemble plus guère au petit maigrichon dans son uniforme trop grand qui détalait dans le hall pour ne pas l'entendre aboyer son nom et se faire réprimander pour une chemise dépenaillée ou une paire de chaussures de sport contraire au règlement.

Mlle Grayson avait ses bons côtés. Je voyais souvent certains élèves – les plus faibles, les timides – dans son petit bureau. Elle pensait les genoux écorchés quand l'infirmière scolaire n'était pas là, les laissait s'asseoir, boire un sirop à l'eau en attendant leur rendez-vous avec un professeur, ou l'aider à faire un peu de classement – n'importe quoi pour leur permettre d'échapper quelques minutes aux tourments de la cour de récréation. Un petit bout de sanctuaire.

Moi, elle me foutait les jetons.

Je me rends compte que c'est encore le cas. Elle pousse un soupir – façon de me dire que je perds mon temps et que je lui fais perdre le sien et celui du lycée – et décroche son téléphone. Je me demande pourquoi elle est là aujourd'hui. Elle ne fait pas partie du personnel enseignant. Mais d'une certaine manière, je ne suis pas surpris. Enfant, je n'arrivais pas à me représenter Mlle Grayson *en dehors* du lycée. Elle faisait partie des meubles. Omniprésente.

— Monsieur Price ? aboie-t-elle. Un certain M. Thorne est là pour vous. Très bien. Entendu. (Elle repose le combiné.) Il arrive.

— Super. Merci.

Elle se retourne vers son ordinateur, sans plus de considération pour moi. Aucune proposition de thé ou de café. Chacun de mes neurones réclame pourtant son shoot de caféine. Je me perche sur une chaise en plastique, en essayant de ne pas avoir l'air d'un élève attendant le prof

principal. Mon genou me lance. Je plaque mes mains dessus et masse subrepticement l'articulation.

Par la fenêtre, j'aperçois quelques gosses sans uniforme qui traînent devant le portail. Ils sifflent du Red Bull et rigolent en regardant quelque chose sur leur Smartphone. Je suis submergé par un sentiment de *déjà vu*. J'ai quinze ans à nouveau, je traîne devant le même portail en sifflant une bouteille de Panda Cola et... que faisait-on avant les Smartphones? On gloussait en matant le dernier exemplaire de *Smash Hits* ou des revues porno volées.

Je me détourne et regarde mes bottes. Le cuir est éraflé. J'aurais dû les cirer. J'ai *vraiment* besoin d'un café. Je suis à deux doigts de rendre les armes et de demander une fichue boisson chaude quand j'entends le couinement de semelles sur le lino lustré et la porte à doubles battants du couloir s'ouvrir à la volée.

— Joseph Thorne?

Je me lève. Harry Price est conforme à l'image que je m'en faisais, en pire. Un homme maigre, essoré, quelque part au milieu de la cinquantaine, en costume informe et mocassins. Ses rares cheveux gris peignés en arrière surmontent un visage qui semble en permanence sur le point de recevoir une terrible nouvelle. Une aura de résignation lasse l'environne comme un après-rasage bas de gamme.

Il sourit de toutes ses dents de travers et tachées de nicotine. Ce qui me rappelle que je n'ai pas fumé depuis mon départ de Manchester. Ça, plus le manque de café, me donne envie de frotter mes dents les unes contre les autres jusqu'à les réduire en poudre.

Au lieu de ça, je lui tends la main et m'efforce de lui retourner un sourire que j'espère plaisant.

— Enchanté.

Je vois dans son regard qu'il me jauge rapidement. Plus grand que lui d'environ cinq centimètres. Rasé de frais.

Costume bien coupé, cher quand il était neuf. Cheveux bruns, quoique de plus en plus striés de fils d'argent, ces derniers temps. Yeux sombres, légèrement injectés de sang. On m'a dit que j'avais un visage honnête. Ce qui prouve à quel point mon entourage me connaît mal.

Il me serre la main fermement.

— Mon bureau est par ici.

J'ajuste ma sacoche sur mon épaule, intime un peu de discipline à ma patte folle et suis Harry dans son bureau. C'est parti.

— Ma foi, la lettre de recommandation de votre précédent proviseur est élogieuse.

Elle peut l'être. C'est moi qui l'ai écrite.

— Merci.

— En fait, tout ce que je vois là est très impressionnant. Je suis le roi de l'esbroufe.

— Mais...

Nous y voilà.

— Il s'est passé pas mal de temps depuis votre dernier poste – plus de douze mois.

J'attrape le café insipide et plein de lait que Mlle Grayson a fini par poser devant moi sans ménagement. J'essaie de ne pas grimacer en avalant une gorgée.

— Oui, en fait, c'était un choix. Je voulais m'accorder une année sabbatique. J'ai enseigné pendant quinze ans. J'avais besoin de recharger mes batteries. De prendre le temps de penser à l'avenir. De décider où je voulais aller ensuite.

— Et puis-je vous demander ce que vous avez fait de votre congé ? Votre CV est un peu vague.

— Des cours particuliers privés. Du travail communautaire. J'ai enseigné à l'étranger pendant quelque temps.

— Ah oui ? Dans quel coin ?

— Au Botswana.

Au Botswana ? Mais d'où ça sort ? Je serais même incapable de le situer sur une foutue carte.

— C'est tout à fait louable.

Et assez inventif.

— Oh, je n'étais pas seulement guidé par l'altruisme. Le temps était meilleur.

Nous rions tous les deux.

— Et à présent, vous souhaitez pleinement revenir à l'enseignement ?

— Je suis prêt à passer à l'étape suivante de ma carrière, oui.

— Je me pose cependant une question : pourquoi vouloir travailler à Arnhill Academy ? D'après votre CV, vous pourriez prétendre à n'importe quelle école.

D'après mon CV, on devrait me donner le prix Nobel de la paix.

— Eh bien, je suis du coin. J'ai grandi à Arnhill. Je suppose que je veux rendre un peu de ce que la communauté m'a donné.

Il semble mal à l'aise, brasse quelques papiers sur son bureau.

— Vous connaissez les circonstances qui nous ont conduits à chercher un nouveau professeur ?

— J'ai lu les journaux.

— Et qu'en pensez-vous ?

— C'est tragique. Terrible. Mais une école entière ne doit pas pâtir d'une tragédie isolée.

— Je suis content de vous l'entendre dire.

Je suis content de m'y être entraîné. J'ajoute :

— Cependant, j'imagine que vous devez tous être bouleversés.

— Mme Morton était une enseignante populaire.

— Je n'en doute pas.

— Et Ben... ma foi, c'était un élève très prometteur.

Je sens ma gorge se serrer, juste un peu. J'ai beau m'être endurci avec le temps, cela m'atteint encore. Une vie prometteuse. C'est le cas de toutes les vies. Une promesse. Jamais une garantie. Nous aimons croire que l'avenir nous réserve une place, mais ce n'est rien de plus que cela : une réservation. La vie peut être annulée à tout moment, sans avertissement, sans remboursement, quel que soit le temps que vous y avez passé. Même si vous venez à peine d'entrer dans le décor.

Comme Ben. Comme ma sœur.

Je me rends compte que Harry a repris la parole.

— De fait, la situation est sensible. Des questions ont été posées. Comment le lycée n'a-t-il pas vu qu'un de ses professeurs était mentalement fragile ? Est-ce que les élèves ont couru un risque ?

— Je comprends.

Je comprends surtout que Harry est plus préoccupé par son poste et son lycée que par ce pauvre Benjamin Morton, qui a eu le visage défoncé par la personne entre toutes qui aurait dû le protéger.

— Ce que je veux dire, c'est que le choix de son remplaçant demande la plus grande attention. Les parents doivent se sentir en confiance.

— Absolument. Et je ne me formaliserais pas le moins du monde si vous aviez un meilleur candidat...

— Je n'ai pas dit ça.

Certes pas. Je mettrais ma main à couper qu'il n'a personne d'autre. Et je suis un bon professeur (la plupart du temps). Le fait est qu'Arnhill Academy est un lycée merdique. Ses résultats laissent à désirer, sa réputation est mauvaise. Il le sait. Je le sais. Harry aura plus de chance de trouver un ours qui ne chie pas dans les bois qu'un professeur compétent souhaitant s'enterrer ici, surtout dans les « circonstances » présentes.

Je décide de pousser mon avantage.

— Vous me permettez d'être franc ?

Toujours une bonne chose à dire quand on s'apprête à ne pas l'être.

— Je sais qu'Arnhill Academy n'est pas sans problème. C'est la raison pour laquelle je veux y travailler. Je ne cherche pas une planque, mais un challenge. Je connais ces gosses, car j'ai moi-même été l'un d'eux. Je connais la communauté. Je sais exactement à qui et à quoi j'ai affaire. Ça ne me déstabilise pas. Vous découvrirez qu'il en faut beaucoup pour me décontenancer.

Il a mordu à l'hameçon. Je suis bon en entretien. Je sais ce que les gens veulent entendre. Plus important, je sais quand ils sont désespérés.

Harry s'adosse dans son fauteuil.

— Eh bien, je crois que vous avez répondu à toutes mes questions.

— Parfait. C'était un plaisir de vous rencon...

— Ah si, une dernière chose.

Oh, bon s...

Il sourit.

— Quand pouvez-vous commencer ?

2.

Trois semaines plus tard

Il fait froid dans le cottage. Un froid typique des maisons où personne n'a vécu depuis un bout de temps. Un froid à vous glacer les os, même quand les chauffages tournent à plein régime.

Ça sent, aussi. La désuétude, la peinture bon marché et l'humidité. Les photos sur l'annonce ne lui rendaient pas justice. Elles évoquaient un chic négligé. Un charme suranné. Une ruine serait plus proche de la réalité. Ce n'est pas comme si je pouvais me permettre de faire le difficile. Il faut bien que je vive quelque part et, même dans un trou comme Arnhill, ce cottage est la seule chose à portée de ma bourse.

Mais bien sûr, ce n'est pas la seule raison qui m'a poussé à le choisir.

— Ça vous plaît ?

Je me retourne vers le jeune homme aux cheveux gominés qui patiente dans l'entrée. Mike Belling, de Belling et C^{ie} Locations. Pas d'ici, ses vêtements et son accent sophistiqués me le confirment. Je vois bien qu'il n'attend qu'une chose : pouvoir réintégrer son bureau en

centre-ville et nettoyer la bouse de vache de ses chaussures lustrées.

— Ce n'est pas tout à fait ce à quoi je m'attendais.
Son sourire s'efface.

— Eh bien, comme le dit l'annonce, c'est un cottage traditionnel, au confort rustique, inoccupé depuis un certain temps...

— J'imagine. Vous avez dit que la chaudière se trouvait dans la cuisine ? Ça ne ferait pas de mal de mettre un peu de chauffage. En tout cas, merci de m'avoir fait visiter.

Il continue de se dandiner d'un pied sur l'autre.

— Une petite chose, monsieur Thorne...

— Oui ?

— Le chèque de caution ?

— Eh bien ?

— Je suis sûr que c'est une erreur, mais... eh bien, nous ne l'avons pas reçu.

— Vraiment ? (Je secoue la tête.) La poste, c'est de pire en pire, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas un problème. Si vous pouviez juste...

— Bien sûr.

Je sors mon chéquier de la poche de ma veste. Mike Belling me tend un stylo. Prenant appui sur l'accoudoir du canapé élimé, je rédige le chèque, avant de le détacher et de le lui tendre.

Il sourit. Puis il regarde le morceau de papier et son sourire disparaît.

— Vous avez écrit cinq cents livres. La caution et le premier mois de loyer représentent mille livres.

— Certes. Mais entre-temps, j'ai vu le cottage. (Je regarde autour de moi en faisant la grimace.) Franchement, c'est un trou à rats. C'est froid, humide, ça pue. Vous pourriez vous estimer heureux d'avoir des squatters.

Vous n'avez même pas eu la courtoisie de venir allumer le chauffage avant que j'arrive.

— Je crains de ne vraiment pas pouvoir accepter.

— Alors trouvez-vous un autre locataire.

Mon coup de bluff marche. Je le vois hésiter. Ne jamais montrer la moindre faiblesse.

— Ou peut-être n'en trouvez-vous aucun ? Aucun qui souhaite habiter ici, compte tenu de ce qui s'y est passé ? Vous savez, le meurtre et le suicide que vous avez oubliés de mentionner dans l'annonce.

Son visage se tend, comme si on lui avait planté un tisonnier brûlant dans les fesses. Il déglutit.

— Nous n'avons pas l'obligation légale d'informer les locataires...

— Légale, non, mais morale ? (Je lui offre un sourire amène.) Tout bien considéré, je crois qu'une ristourne substantielle sur la caution est le moins que vous puissiez faire.

Il serre les dents. Un tic agite sa paupière droite. Il voudrait m'insulter, peut-être même me frapper. Mais il ne peut pas se le permettre, car alors il perdrait ses confortables vingt mille livres par an, plus les commissions, et alors comment pourrait-il s'acheter tous ces beaux costumes et ces chaussures brillantes ?

Il plie le chèque et le range dans le dossier.

— Bien sûr. Pas de problème.

Il ne me faut pas longtemps pour déballer mes cartons. Je ne suis pas du genre à accumuler pour le plaisir. Je n'ai jamais compris l'intérêt des bibelots, et les photos sont bonnes pour ceux qui ont une famille et des enfants, ce qui n'est pas mon cas. J'use mes habits jusqu'à la corde, et alors seulement je les remplace par les mêmes.

Il y a bien sûr des exceptions. Deux objets que je sors en dernier de ma petite valise. D'abord un jeu de cartes fatigué, que je glisse dans ma poche. Certains joueurs ont des porte-bonheur. Je n'ai jamais été superstitieux, jusqu'à ce que je commence à perdre. C'était la faute à pas de chance, aux chaussures que je portais, à l'alignement de ces putains d'étoiles. À tout, sauf à moi. Les cartes agissent comme un talisman à l'envers – elles me rappellent à quel point j'ai merdé.

L'autre objet, plus volumineux, est emballé dans du papier journal. Je la soulève et la pose sur le lit, aussi doucement que s'il s'agissait d'un vrai bébé, puis je la déballe avec soin.

Les petites jambes potelées pointent vers le haut, les mains minuscules demeurent serrées de part et d'autre du corps, les cheveux blonds brillants pendent en boucles froissées. Elle me contemple de ses yeux bleus et vides. D'un œil, en tout cas. L'autre roule dans son orbite et se fixe sur un point éloigné, comme s'il avait aperçu quelque chose de plus intéressant sans daigner en informer son compagnon.

Je relève la poupée d'Annie et l'assois sur la commode, d'où elle pourra me toiser nuit et jour de son regard oblique.

Je passe la fin de l'après-midi et la soirée à m'occuper de petites choses, dans l'espoir de me réchauffer. Ma jambe se rappelle à mon souvenir si je reste assis trop longtemps. Le froid et l'humidité du cottage n'aident pas. Les radiateurs semblent capricieux – il y a probablement de l'air dans le circuit quelque part.

Il y a un poêle à bois dans le salon, mais une fouille exhaustive du cottage et de l'abri extérieur n'a révélé aucune bûche ni petit bois. Elle m'a cependant permis de

dénicher un vieux convecteur électrique dans un placard. Lorsque je l'allume, les résistances grillent une épaisse couche de poussière et une odeur de brûlé envahit la pièce. S'il ne m'électrocute pas avant, le radiateur devrait sensiblement augmenter la température.

Malgré son délabrement présent, ce cottage a probablement été une maison familiale confortable autrefois. La salle de bains et la cuisine, quoique fatiguées, sont propres. Le long jardin à l'arrière, ouvert sur la campagne, semble prédisposé aux parties de foot. Un endroit accueillant et *sûr* pour voir grandir un petit garçon. Qui ne grandira jamais plus.

Je ne crois pas aux fantômes. Ma mamie avait coutume de me dire : « Ce n'est pas des morts que tu dois avoir peur, chéri. C'est des vivants. » Elle n'avait pas entièrement raison. Je crois qu'on ressent les échos des événements tragiques. Ils s'impriment sur le tissu de la réalité, comme une empreinte de pas dans le béton. Celui qui l'a causée n'est plus là depuis longtemps, mais la trace demeure.

C'est peut-être pour cela que je ne suis pas encore allé dans sa chambre. Je suis à l'aise avec l'idée de vivre dans ce cottage, *lui*, l'est-il ? Comment pourrait-il l'être ? Une chose terrible est arrivée entre ses murs, et les murs se souviennent.

Je n'ai pas été faire les courses, mais je n'ai pas faim. Une fois que l'aiguille de l'horloge a passé 19 heures, j'ouvre une bouteille de bourbon et m'en sers un quadruple. Mon ordinateur ne m'est d'aucune utilité tant que je n'ai pas installé de connexion Internet. Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire pour le moment que de rester assis et de m'habituer à mon nouvel environnement, en essayant d'ignorer la douleur de ma jambe et le grattement familier dans mon ventre. Je sors le paquet de cartes et le

pose sur la table basse, mais sans l'ouvrir. Ce n'est pas à cela qu'il sert. Au lieu de quoi, je mets de la musique sur mon portable et reprends la lecture d'un thriller à la mode dont j'ai déjà deviné la fin. Puis je vais fumer une cigarette à la porte de la cuisine en contemplant le jardin en friche.

Le ciel est plus noir qu'un puits de mine en enfer. Pas une étoile ne perce les ténèbres. J'avais oublié à quoi ressemble l'obscurité à la campagne. Cela fait trop longtemps que je vis en ville, où il y a toujours de la lumière et du bruit quelque part. Les seuls sons que j'entends sont ceux de ma respiration et le grésillement de mon mégot de cigarette.

Je me demande une fois de plus pourquoi je suis revenu. Certes, Arnhill est isolé, guère plus qu'un petit point à moitié oublié sur la carte. Mais il aurait été plus sûr de partir à l'étranger, de mettre quelques milliers de kilomètres entre moi, mes dettes et ceux qui ne prennent pas la déveine à la légère. Et encore moins les mauvais payeurs.

J'aurais pu changer de nom, éventuellement me trouver un job de barman dans une hutte sur une quelconque plage. Siroter des margaritas au coucher du soleil. Mais j'ai choisi d'être ici. Ou plutôt, ici m'a choisi.

Je ne crois pas au destin. Mais je crois que certaines choses sont profondément ancrées dans nos gènes. Nos actions et réactions programmées dessinent la trame de nos vies. Nous ne sommes pas plus capables de les éviter que de modifier la couleur de nos yeux ou notre propension à faire des taches de rousseur au soleil.

Ou peut-être n'est-ce là qu'un tissu de conneries, une excuse commode pour ne pas avoir à assumer la responsabilité de mes actes. Le fait est que je serais revenu un jour ou l'autre. L'e-mail a juste facilité ma décision.

Il est arrivé dans ma boîte de réception il y a presque deux mois. Étonnant qu'il n'ait pas atterri directement dans mes spams.

Expéditeur : MOI1992@hotmail.com

Objet : Annie

Je l'ai presque immédiatement effacé. Je n'avais jamais entendu parler de l'expéditeur. Probablement un troll, quelqu'un me faisant une blague macabre. Certains sujets doivent rester clos. Les rouvrir ne peut faire aucun bien. La seule action sensée aurait été de le supprimer, de vider la corbeille et d'oublier que je l'avais jamais vu.

Mais au lieu de ça, j'ai double-cliqué sur l'en-tête.

Je sais ce qui est arrivé à votre sœur. Ça recommence.

3.

Les parents ne devraient pas avoir de préféré. Encore une chose stupide que l'on dit. *Bien sûr* que les parents ont un préféré. C'est dans la nature humaine. Ça remonte à l'époque où tous les enfants ne survivaient pas. On favorisait le rejeton le plus fort. Mieux valait ne pas s'attacher à ceux qui n'avaient aucune chance. Et ne nous voilons pas la face, certains enfants sont plus faciles à aimer que d'autres.

Annie était la préférée de nos parents. C'était compréhensible. Elle est née quand j'avais sept ans. Ma phase adorable bambin était loin derrière moi. J'étais devenu un petit garçon sérieux et maigre, aux genoux constamment écorchés et aux shorts sales. Je n'avais plus rien de mignon. Je n'essayais même pas de compenser en partageant une partie de foot au parc ou une balade en forêt avec mon père. Je préférais lire des BD et jouer à des jeux vidéo.

Je décevais mon père et agaçais ma mère. « Va donc respirer un peu d'air frais, bon sang », me houspillait-elle. À sept ans, l'air frais me paraissait déjà surfait, mais j'obéissais à contrecœur et finissais invariablement par tomber dans ou sur quelque chose et par revenir à la maison tout crotté, ce qui me valait un nouveau savon.

Sans surprise, mes parents rêvaient d'un autre enfant : une jolie poupée qu'ils pourraient habiller de dentelles roses et câliner sans qu'elle fronce les sourcils ou tente d'échapper à leur étreinte.

Je ne savais pas à cette époque que mes parents essayaient d'avoir un autre enfant depuis longtemps. Un petit frère ou une petite sœur pour moi. Comme s'il s'agissait d'une sorte de cadeau ou de faveur qu'ils m'octroyaient. Je n'étais pas vraiment sûr d'en avoir besoin. Mes parents m'avaient déjà, moi. Un autre enfant me semblait superfétatoire.

Je n'étais pas davantage convaincu après la naissance d'Annie, étrange bout de chair rose en réduction au visage d'alien écrasé. Elle ne savait rien faire d'autre que dormir, chier ou pleurer. Ses cris stridents me tenaient éveillé la nuit, et je regardais le plafond en me demandant pourquoi mes parents ne m'avaient pas plutôt acheté un chien, ou même un poisson rouge.

J'ai passé les premiers mois de sa vie dans un état d'apathie, parfaitement indifférent à ce bébé. Lorsqu'elle gazouillait ou me serrait le doigt jusqu'à ce qu'il devienne bleu, je n'éprouvais rien de particulier – quand bien même ma mère roucoulait de plaisir et lançait, extatique, à mon père : « Va chercher le foutu caméscope, Sean. »

Si Annie rampait derrière moi, j'accélérais le pas. Si elle touchait à mes affaires, je les lui reprenais. Je n'étais pas méchant, je n'éprouvais juste aucun intérêt pour elle. Je n'avais pas demandé à ce qu'elle soit là, donc je ne voyais pas pourquoi je devrais lui prêter la moindre attention.

Les choses ont continué ainsi jusqu'à ses douze mois. Elle a fait ses premiers pas juste avant son anniversaire, et ses babilllements se sont mis à ressembler à des mots. Elle paraissait soudainement être devenue une petite personne. Plus intéressante. Amusante, même, avec son charabia qui

sonnait comme une langue étrangère et sa démarche vacillante de petit vieux.

J'ai commencé à jouer avec elle et à lui parler, un peu. La première fois qu'elle a répondu à mes mimiques, j'ai éprouvé une étrange sensation dans la poitrine. Lorsqu'elle me regardait et baragouinait « Joe-ee, Joe-ee », une chaleur m'envahissait le ventre.

Elle s'est mise à me suivre partout, à copier le moindre de mes gestes, à rire à mes grimaces idiotes, à m'écouter intensément lui raconter des choses qu'elle ne pouvait pas comprendre. Quand elle pleurait, il suffisait que je la touche pour qu'elle s'arrête, si désireuse de plaire à son grand frère qu'elle en oubliait instantanément ses malheurs.

Je n'avais jamais été aimé de cette façon. Pas même par mes parents. Ils m'aimaient, bien sûr, mais ils ne me regardaient pas avec cette adoration évidente. Personne d'autre qu'elle ne le faisait. J'avais plutôt l'habitude des regards compatissants ou méprisants.

Je n'avais pas beaucoup d'amis. Je n'étais pas timide, pas vraiment. Un de mes enseignants de primaire avait dit à mes parents que j'étais « réservé ». Je suppose que les autres garçons de mon âge, qui passaient leur temps à grimper aux arbres et à se bagarrer, me paraissaient ennuyeux et légèrement stupides. Par ailleurs, la solitude me convenait parfaitement. Jusqu'à l'arrivée d'Annie.

Pour le troisième anniversaire de ma sœur, j'ai économisé mon argent de poche et lui ai acheté une poupée. Ce n'était pas un de ces jouets onéreux qu'on trouve dans les magasins, celles qui font du bruit et font pipi. C'était ce que mon père appelait une « imitation » du marché. Elle était un peu moche et effrayante avec son regard bleu et dur et ses lèvres bizarrement retroussées. Mais Annie adorait cette poupée. Elle l'emmenait partout et la serrait contre elle, la nuit. Pour une raison connue d'elle seule

(probablement la déformation d'un nom qu'elle avait entendu), elle l'avait appelée « Abbie-Yeux ».

Quand Annie a eu cinq ans, Abbie-Yeux s'est retrouvée reléguée sur une étagère dans sa chambre, remplacée dans son cœur par Barbie et Mon Petit Poney. Mais si maman avait le malheur ne serait-ce que d'évoquer de la vendre à la braderie, Annie la lui arrachait des mains avec un cri d'horreur et la serrait si fort que ses yeux menaçaient de sortir de leurs orbites.

Annie et moi sommes restés proches en grandissant. Nous lisions ensemble, jouions aux cartes ou aux jeux vidéo sur ma Megadrive d'occasion. Les dimanches après-midi pluvieux, quand papa était au pub et que maman faisait son repassage, dans l'air chargé d'électricité statique et de l'odeur de l'adoucissant, nous nous blottissions ensemble dans un pouf poire et regardions de vieilles vidéos – *ET*, *Ghostbusters*, *Les Aventuriers de l'arche perdue* ; parfois de plus récents, qu'Annie était sans doute trop jeune pour voir, comme *Terminator 2* ou *Total Recall*.

Mon père avait un copain qui les piratait et les vendait pour cinquante pence. L'image était un peu floue, et on n'arrivait pas toujours à entendre les dialogues, mais comme papa aimait à le dire : « Faute de grives, on mange des merles » et : « À cheval donné, on ne regarde pas les dents. »

Je savais que mes parents n'étaient pas très riches. Papa travaillait à la mine, mais, après la grève, même si elle n'avait pas fermé immédiatement, il n'y était pas retourné. Il faisait partie de ceux qui n'avaient pas débrayé. Il n'en parlait jamais, mais je savais que la mauvaise ambiance, les tensions, les disputes – collègues contre collègues, voisins contre voisins – l'avaient anéanti. J'étais très jeune quand c'est arrivé, mais je me souviens de ma mère effaçant les mots BRISEUR DE GRÈVE sur notre porte. Une fois,

quelqu'un a lancé une brique à travers notre fenêtre alors que nous étions en train de regarder la télé. Le soir suivant, mon père était sorti avec quelques copains. Quand il était revenu, il avait la lèvre fendue et les habits tout froissés. « C'est réglé », avait-il dit à ma mère d'une voix dure, sinistre, que je n'avais jamais entendue.

Il a changé après la grève. Il avait toujours été un géant à mes yeux, grand et costaud, avec une fière crinière brune. Après cela, il a semblé rétrécir, maigrir, se courber. Quand il souriait, ce qu'il faisait de moins en moins souvent, les rides aux coins de ses yeux se creusaient plus profondément. Ses tempes ont commencé à grisonner.

Il a décidé de quitter la mine et de se recycler en conducteur de bus. Je ne crois pas qu'il aimait son nouveau job. Ça ne payait pas trop mal, mais moins que ce qu'il gagnait à la mine. Maman et lui se disputaient plus souvent. En général, il critiquait la façon dont elle dépensait leur argent, et elle lui répliquait qu'il ne se rendait pas compte de ce que coûtait une famille à nourrir et à habiller. C'est à ce moment-là qu'il partait au pub. Un seul avait ses faveurs. Celui que fréquentaient les mineurs qui avaient repris le travail. L'*Arnhill Arms*. Ceux qui avaient déposé les outils buvaient au *Bull*. Le *Running Fox* était le seul endroit à peu près neutre. Aucun mineur ne s'y rendait. Mais je sais que certains gamins un peu plus âgés y allaient, avec la certitude de ne pas tomber sur leur père ou leur grand-père.

Je ne peux pas dire que j'avais de mauvais parents. Ils nous aimaient autant qu'ils le pouvaient. S'ils se disputaient et n'avaient pas toujours beaucoup de temps à nous consacrer, ce n'était pas par négligence, mais simplement parce qu'ils travaillaient dur, qu'ils n'avaient pas un sou en trop et qu'ils étaient souvent fatigués.

Bien sûr, nous avions une télé, un radiocassette et un ordinateur, mais, sans vouloir me faire passer pour Oliver

Twist, la plupart du temps nous nous occupions tout seuls : Annie et moi jouions à chat et au foot dans la rue, dessinions à la craie sur le trottoir ou enchaînions les parties de cartes pour tuer le temps les après-midi pluvieux. Je n'en concevais nul ressentiment. J'aimais passer du temps avec elle.

Quand il faisait beau (ou en tout cas quand il ne pleuvait pas des cordes), le samedi matin, maman n'hésitait pas à nous mettre dehors, Annie et moi, avec quelques pence en poche pour acheter des bonbons, et ne nous attendait pas avant le goûter. C'était plutôt chouette. Nous étions libres. Nous avions notre imagination. Et nous nous avions, nous.

Vers la fin de mon adolescence, les choses ont changé. Je me suis retrouvé avec un nouveau groupe de « potes ». Stephen Hurst et sa bande. Un ramassis de durs à cuire avec qui un marginal comme moi n'avait rien à faire.

Peut-être Hurst avait-il pris mon détachement pour de la rudesse. Peut-être voyait-il simplement en moi un jeune facile à manipuler. Quelle qu'en soit la raison, j'étais bêtement reconnaissant de faire partie de sa bande. La solitude ne m'avait jamais posé problème. Mais le sentiment de faire partie de quelque chose pouvait être grisant pour un adolescent qui n'avait jamais été invité à la moindre fête.

On traînait ensemble et faisait ce que font toutes les bandes de jeunes : on jurait, on fumait et on buvait. On taguait l'aire de jeux et on enroulait les balançoires autour de leur axe. On jetait des œufs sur les maisons des profs qu'on n'aimait pas et on crevait les pneus de ceux qu'on détestait. Et on faisait régner notre loi. On tourmentait les gamins plus faibles que nous. Des gamins qui, n'osais-je m'avouer, n'étaient pas différents de moi.

Du jour au lendemain, passer du temps avec ma sœur de huit ans n'avait plus rien de cool. C'était mortellement

embarrassant. Quand Annie me demandait si elle pouvait m'accompagner dans les magasins, je trouvais toujours une excuse, ou je partais sans qu'elle me voie. Et si j'étais avec ma bande, je me détournais quand elle me faisait signe.

J'essayais de ne pas remarquer la douleur dans ses yeux, ou ses grimaces de déception. À la maison, je redoublais d'efforts pour me faire pardonner. Elle savait que je surcompensais. Les enfants ne sont pas stupides. Mais elle me laissait faire. Et je me sentais encore plus mal.

Le comble, c'est que j'étais plus heureux avec Annie qu'avec n'importe qui d'autre. Jouer les durs n'est pas la même chose qu'en être un. J'aimerais pouvoir dire trois choses – et un paquet d'autres – au garçon que j'étais à quinze ans : non, les filles ne vont pas vers les taiseux ; s'anesthésier l'oreille avec un glaçon avant de se la percer ne sert à rien ; et le Thunderbird n'est pas un vin, et encore moins une boisson appropriée à consommer avant un mariage.

Mais surtout, je voudrais dire à ma sœur que je l'aimais. Plus que tout. Elle était ma meilleure amie, la personne avec qui je pouvais être moi et la seule qui me faisait rire aux larmes.

Mais je n'ai jamais pu le faire. Quand elle avait huit ans, ma sœur a disparu. À l'époque, je croyais que c'était la pire chose au monde qui puisse arriver.

Et puis elle est revenue.